

Nous ne ferons point sortir de numéro mardi prochain, 9 de décembre, à cause de la fête de l'Immaculée Conception, en conséquence il ne sortira que vendredi prochain.

OPINION D'UN JOURNAL PROTESTANT SUR LES JÉSUITES.

Nous trouvons dans le numéro de septembre de la *Revue des Universités d'Oxford et de Cambridge* un article qui mérite, à tous égards, l'attention du public.

Au moment où les implacables ennemis de la Compagnie de Jésus, en France, recueillent, dans la persécution qu'ils lui font subir, le fruit des calomnies et des outrages dont ils l'ont assailli avec un redoublement de fureur et de mauvaise foi, il est intéressant de savoir comment cet ordre illustre et malheureux est apprécié de l'autre côté du détroit, en présence de mille sectes hostiles, dans un recueil essentiellement protestant, par des écrivains de talent, qui s'adressent à l'élite de la société aussi bien qu'à la jeunesse studieuse de la Grande-Bretagne.

La publication de cet article a été provoquée par l'apparition du triste roman de M. Sue et par celle de l'admirable récit de M. Créteineau-Joly. Le critique a puisé dans les témoignages irrécusables de l'histoire la réfutation solide des rêves d'une imagination en délire; et en rendant un éclatant hommage aux victimes, sa haute impartialité flétrit comme ils méritent les mensonges éhontés de ceux qui dénoncent les Jésuites et les basses œuvres de ceux qui les traquent.

L'auteur s'occupe d'abord de M. Eugène Sue et des portraits odieux dont le feuilletonniste de la *Constitutionnel* a chargé son tableau, puis il passe à l'histoire de ces hommes qui ont été si cruellement diffamés, et il dit :

« Des hommes d'État et de Cour; des hommes de lettres du goût le plus pur, et de l'éloquence la plus extraordinaire; des prédicateurs d'une éloquence plus extraordinaire encore; des diplomates consommés et d'un tact exquis; enfin, des esprits maîtres dans tous les départements de l'intelligence; des sages, des saints, des martyrs.—Voilà l'imposant cortège qui défile devant des Jésuites, et qui l'arracha malgré lui à ses préjugés d'enfance, par l'imposante majesté de leurs caractères et de leurs œuvres ! »

Il met alors en parallèle les deux grands réformateurs du seizième siècle, et il continue :

« Pour connaître les enfants, sachons apprécier le père. Don Ignace de Loyola et Luther furent les Cromwells et les Arimanes du seizième siècle. Luther était vraiment un homme extraordinaire, mais l'instinct animal dominait en lui; il en était le type, c'était le principe de toute sa vie, et jusqu'à sa mort, il n'a connu d'autre loi. Il était la personnification réelle du matérialisme, du sensualisme, le porte-étendard des œuvres de la chair.

« Don Ignace de Loyola était un homme plus extraordinaire encore; peut-être le plus extraordinaire du seizième siècle. On a surnommé les Jésuites; « les grands spiritualistes; » au milieu d'un âge corrompu, leur fondateur a fait de son corps une âme durant trente-cinq années d'une vie angélique.

« On sait les doctrines que Luther débitait en chaire; nous n'oserions en souiller nos pages, quoique trois cents ans aient passé par dessus ce scandale; ses sermons sur le mariage sont effrayables d'immoralité.

« Au contraire, les plus simples expressions d'Ignace de Loyola, des paroles échappées dans les rues, dans les hôpitaux, dans quelques entretiens avec des amis ou des ennemis, sont presque trop sublimes, même pour la chaire, tant sont rares les esprits capables d'en apprécier le fondateur.

Après avoir comparé la vie de saint Ignace et de Luther, la *Revue Anglaise* compare leur mort.

« Luther avait déjà effacé des symboles de foi protestants tout ce que l'esprit plus modéré de Mélanchton y avait inséré de conciliant. Lorsque les premières sessions du Concile de Trente s'ouvrirent, il fit paraître un manifeste furibond, dans lequel il répandait un torrent d'invectives contre cette assemblée savante et vénérable !—Il écrivit, il déclama, il gesticula, il s'emporta. Il savait aboyer comme le chien, pour me servir d'une figure qu'il affectionnait. Ce fut en 1546 qu'il tomba malade subitement, et s'endormit dans le même esprit qui avait animé toute sa vie

« Dix années s'étaient écoulées depuis la mort de Luther. Pendant ce

temps, Ignace de Loyola avait vu s'élever des établissements de son ordre sur tous les points du globe: à Jérusalem, à Constantinople, dans l'île de Chypre, en Amérique... Mais son œil ardent avait perdu de son éclat, et les pulsations de son grand cœur devenaient plus faibles. Il a vu Laynez, la gloire de son ordre, dirigeant le Concile de Trente par l'autorité de son génie, de sa science et de sa vertu; sa *Société* était partout respectée, honorée, exaltée. Les laheurs de sa jeunesse; il les avait vus couronné dans sa vieillesse; mais le sommeil de la mort s'apaisant sur ses paupières. Des fatigues sans nombre et des maladies viennent fondre à la fois sur Ignace de Loyola. Ce fut un vendredi, le dernier jour du mois de juillet de l'année 1556, dans la capitale du monde chrétien, une heure avant le lever du soleil, que le noble Espagnol, étendu sur un lit d'angoisses, prononça le nom de Jésus et mourut comme il avait vécu.—Dans la matinée du jour où il expira, on s'arrêtait dans les rues, sur les places publiques, dans les salons des riches, dans les hôpitaux des pauvres, dans les laderies; on s'annonçait en accents douloureux que « le saint était mort ! » On ne tarirait pas si l'on entreprenait d'énumérer les attestations qui sortirent spontanément de toutes les bouches pour témoigner des mérites et des vertus d'Ignace de Loyola. Et nous aussi nous éprouvons un sentiment bien doux à nous arrêter aussi auprès du lit de mort d'un homme comme Loyola; nous aimons à le contempler le pied déjà sur le seuil des parvis célestes où l'avaient devancé plusieurs de ses disciples et de ses frères. Louis de Gonzague, qui avait le sang d'un prince et l'âme d'un ange, marchait à la tête de cette cohorte sacrée et nombreuse qui gravissait le sentier étroit et escarpé de la vie éternelle.

« La *Société de Jésus* s'est toujours distinguée éminemment par la sainteté et la pureté de la vie de ses membres, tandis qu'une intelligence hardie dans ses conceptions, flexible dans le choix des moyens et tenace dans son but, a imprimé à cette *Société* un caractère non moins remarquable.

« Leurs généraux et leurs principaux chefs sont et ont toujours été des hommes d'une haute portée; prudents, mais possédant plus de hardiesse qu'on n'en a ordinairement dans les affaires humaines; têtes calmes et réfléchies, mais des cœurs qu'on n'a jamais accusés de dureté: des hommes auxquels on peut se fier sans crainte, qui agissent généralement avec des vues larges, qui font contraste avec l'esprit étroit du siècle. Sous la conduite de ces chefs admirables, lancée dans la noble carrière de la vertu sur les brûlants champs de bataille de la morale, de la pureté et de l'ordre, l'armée des Jésuites s'avance, grande par ses victoires plutôt que par le nombre de ses combattants. Ce sont des prédicateurs persuasifs, de mœurs polies, mais de vrais et infatigables missionnaires: des hommes de lettres chaleureux, d'un goût pur; des hommes de science ardents, mais non visionnaires; des hommes du monde, mais non pas des mondains. Tels sont les Jésuites...

On a reproché aux Jésuites l'esprit d'intrigue :

« Encore un fois, répond le critique, dans quel but intrigueraient-ils? Serait-ce afin de ramener l'enfant prodige dans les bras de son père? ou bien pour réconcilier l'époux avec l'épouse? Serait-ce pour arracher des pleurs à un auditoire qui s'assemble autour de leur chaire? Leur crime est-il de persuader au public de tous les pays civilisés que leurs ouvrages sont écrits avec une pureté attique, quoique avec la chaleureuse ardeur qui distingue leur fondateur? Aspirer-ils à convaincre les hommes érudits, qu'ils ont de la science; les hommes de lettres, qu'ils connaissent la littérature? Veulent-ils faire accroire à leurs créanciers qu'en affaire d'argent, il ne se pourrait trouver des hommes dont la ponctualité fût plus incomparable que celle des Jésuites? Veulent-ils, pour arracher de la bouche d'espions haineux et vindicatifs, l'aveu que la pureté de leur vie est hors d'atteinte, au-dessus de tout soupçon? Est-ce là le but de leurs intrigues? Mais l'intrigue obtient-elle de pareils résultats? Ou de tels succès ne sont-ils pas plutôt les conséquences naturelles d'une haute supériorité, d'un mérite incontestable? Il est vrai que ce mérite même ne saurait manquer de produire l'envie, et voilà comment elle s'attaque à des hommes dénués de tout pouvoir, si ce n'est celui de la vertu. Voilà comment elle les poursuit dans l'adversité et les enveloppe, comme la tunique d'Hercule, dans la persécution et dans les tourments avec un persistant et infatigable acharnement.

« Grands en eux-mêmes, les Jésuites ont toujours su former de grands hommes; et c'est la cause réelle de cette haine jalouse portée à leur Société par l'Université de Paris. Peu de personnes se doutent du nombre de sujets illustres qui, pendant les trois derniers siècles, sont sortis de l'école des Jésuites.